Document généré le 1 juin 2025 18:02

Séquences
La revue de cinéma

Historia 101 (conclusion)

Stéphane Michaud

Numéro 237, mai–juin 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47942ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Michaud, S. (2005). Compte rendu de [Historia 101 (conclusion)]. *Séquences*, (237), 14–15.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

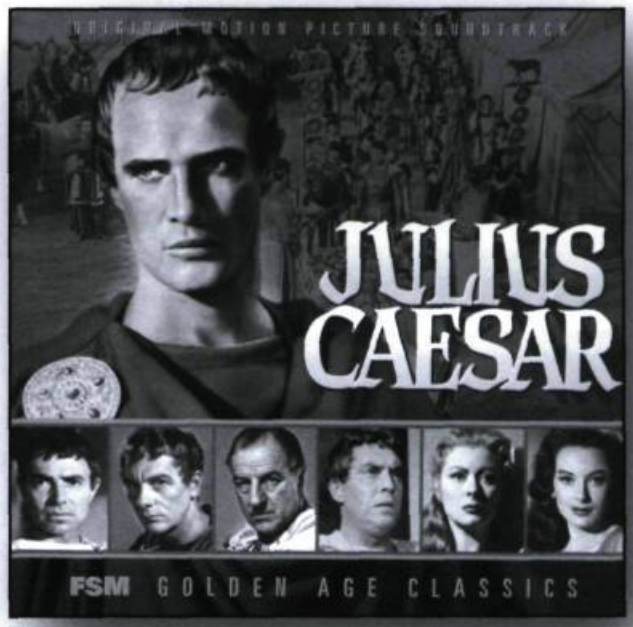
HISTORIA 101 (conclusion)

*Puisque nous sommes dans les miniséries historiques italiennes (voir numéro précédent), rendons hommage à un compatriote — et, à bien des égards, précurseur — de l'illustre Morricone, le compositeur Carlo Rustichelli, décédé l'hiver dernier à 87 ans. De sa très généreuse filmographie s'étalant sur un demi-siècle, l'on retiendra surtout ses collaborations avec les cinéastes Pietro Germi (**Divorzio all'italiana**, 1961), Pasolini (**Mamma Roma**, 1962), ou encore Mario Bava (**Operazione paura**, 1966)... Mais nombre de téléphiles de ma génération resteront marqués par son étrange et envoûtante partition pour* L'Odyssée *(Le Avventure Di Ulisse, 1968), remarquable adaptation par Franco Rossi du poème homérique, avec Bekim Fehmiu et Irene Papas : ce percutant thème principal de quatre notes en mineur, servi en d'inoubliables déclinaisons tantôt ténébreuses, tantôt oniriques, à l'image de la série, le tout dirigé justement par cet ex-architecte du « son » morriconien, Bruno Nicolai... Faudra-t-il réveiller le cyclope Polyphème pour enfin avoir droit, après tant d'années, à une édition discographique de ce score cultissime ?*

Stéphane Michaud

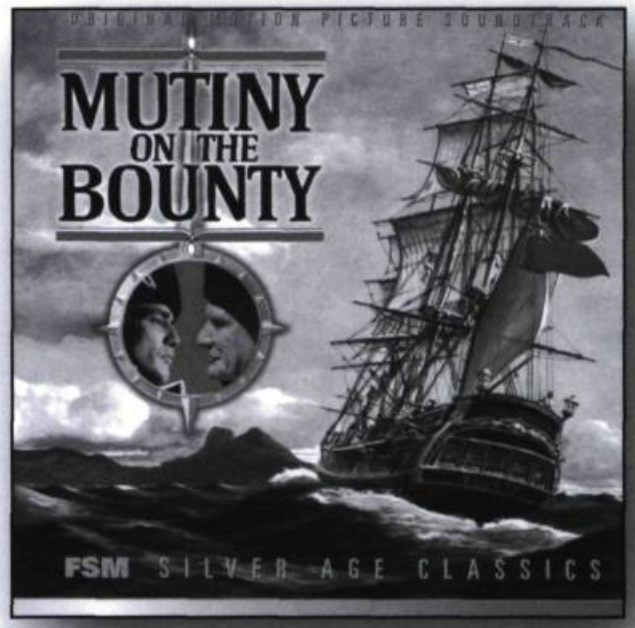
Les Ides de mars

N'en déplaise aux détracteurs de la faconde musicale au cinéma, Miklós Rózsa (voir *Séquences* n° 232) fait figure de géant, ayant mis son immense talent et sa non moins vaste érudition européenne au profit de tant de fresques hollywoodiennes... Or, voici que l'étiquette Film Score Monthly de Californie nous réserva la surprise, l'automne dernier, de la première discographique de l'enregistrement original de son **Julius Caesar** (1953), réalisée à partir d'un remixage essentiellement monophonique, seul survivant des sessions stéréo initiales. Plutôt que de jouer la carte de la Renaissance et d'une ambiance typiquement élizabethaine, Rózsa, en accord avec le producteur John Houseman, négocia un virage résolument « intérieur » et dramatique, pour orchestre et voix, ajoutant à l'universalité d'une des plus réussies transpositions de Shakespeare au cinéma. Avec pour résultat une partition dense, sombre et mélancolique, qu'unifie le noble et lancinant thème pour cordes associé au personnage tourmenté de Brutus (si magnifiquement incarné par James Mason) et mettant obligatoirement à contribution, quoique de façon moins ostentatoire qu'à l'accoutumée, ces fameuses marches et fanfares pompières, autant d'approximations historiques dont le génial Hongrois s'était rendu maître, injectant une dose bienvenue d'authenticité... Un fantastique réenregistrement de ce chef-d'œuvre sur le label Intrada, avec l'orchestre Sinfonia de Londres dirigé par Bruce Broughton (MAF 7056D, 53:06), était déjà disponible depuis une dizaine d'années, mais cet album-ci (FSM Vol. 7, N° 9, 68:05), outre le fait de proposer la partition telle qu'utilisée dans le film, dans une enveloppe sonore somme toute plus que convenable, contient en outre, comme c'est souvent le cas avec les sorties FSM, moultes versions préliminaires ou inutilisées de certains morceaux, suppléments bien sûr d'un très grand intérêt pour les cinémélomanes. Une édition limitée et... historiquement indispensable !



Plutôt que de jouer la carte de la Renaissance et d'une ambiance typiquement élizabethaine, Rózsa, en accord avec le producteur John Houseman, négocia un virage résolument « intérieur » et dramatique...

Retour à Tahiti

Je suis une des rares personnes, je le confesse, à avoir un faible pour la mouture 1962 de **Mutiny on the Bounty**, superproduction maudite sabordée par les humeurs de sa mégastar, Marlon Brando, Marc Antoine de choc du long-métrage précédent. Pour la performance non moins capricieuse et fascinante de ce dernier, pour les magnifiques images de nirvanas tropicaux... et pour sa musique ! C'est pourquoi, comme pour beaucoup de cinémélomanes, une impossible attente prenait fin en décembre dernier avec la luxueuse réédition audionumérique, toujours chez FSM (grâce leur soit rendue !), d'un des derniers grands *scores* de l'âge d'or des studios, signé pour ce *remake* par le méconnu Bronislau Kaper (1902-1983), Polonais d'origine, gagnant d'un Oscar (**Lili**, 1953) et musicien consommé. Réservée au départ à Miklós Rózsa, qui n'en voulait pas, la commande échut à Kaper, qui rama comme un forçat pendant de longs mois afin de se plier aux montages sans cesse modifiés du film. Œuvre classique et grandiose où la célébration des vertus de la marine britannique du 17e siècle, alternant avec des épisodes d'une forte intensité dramatique, cède soudain le pas à d'exotiques sonorités paradisiaques dérivées d'authentiques chants polynésiens, symbolisées par un irrésistible thème d'amour insulaire (« Follow Me »), pierre angulaire de cette « symphonie des mers du Sud ». Rehaussé d'un superbe livret explicatif et richement illustré de 48 pages, reléguant aux oubliettes le microsillon original (MGM Records 1E4, 33:52), cet imposant et exhaustif coffret de trois disques (FSM Vol. 7, N° 16, 234:31), réalisé d'après les *masters* 35 mm multipistes, rend finalement justice au travail colossal de Kaper, alignant coup sur coup morceaux définitifs, versions alternatives inédites et réenregistrement commercial de l'époque. Un seul bémol toutefois : de la distortion toujours bien présente dans les passages *tutti*, inhérente semble-t-il à la prise de son originelle, et que les techniciens de FSM n'ont pu complètement éliminer... Qu'à cela ne tienne, nous sommes des vôtres, monsieur Christian !

Œuvre classique et grandiose où la célébration des vertus de la marine britannique du 17e siècle, alternant avec des épisodes d'une forte intensité dramatique, cède soudain le pas à d'exotiques sonorités paradisiaques dérivées d'authentiques chants polynésiens...